

# Analyse : que reste-t-il de l'ancien testament?

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 13

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379952>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ANALYSE

---

### QUE RESTE-T-IL DE L'ANCIEN TESTAMENT ?

Hermann GUNKEL. *Was haben wir am Alten Testament?* Deutsche Rundschau, November 1914. Vol. 161, p. 215 et suiv. (1)

Poser cette question, c'est avouer d'emblée que nous ne considérons plus aujourd'hui l'Ancien Testament du même point de vue que les générations qui nous ont précédés. Aussi est-il nécessaire avant d'exposer notre manière de voir d'indiquer brièvement pourquoi nous nous séparons de nos devanciers.

Dès ses origines l'Eglise chrétienne a considéré la collection des récits de l'Ancien Testament, — puis celle du Nouveau, — comme une œuvre de Dieu, inspirée par l'Esprit Saint, et pendant dix-huit cents ans ces deux livres ont été la source unique de la saine doctrine. Le point de vue traditionnel a commencé à perdre du terrain dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; aujourd'hui l'étude scientifique de la Bible a acquis à peu près partout droit de cité.

La critique biblique se fonde sur certaines constatations générales. On indiquera ici les plus importantes, celles sur lesquelles l'accord semble définitif.

(1) Nous donnons une analyse détaillée de l'étude de M. Gunkel parce qu'elle met au point les résultats généralement acquis à l'heure actuelle. On se rappelle que M. Gressmann a esquissé dans cette *Revue* (Nouv. série, tome I (1913), p. 359 et suiv.) les grandes lignes de la méthode si brillamment inaugurée par M. Gunkel.

1. Les données de la tradition sur les auteurs de l'Ancien Testament ont été reconnues inexactes dans un certain nombre de cas. — Ainsi une partie seulement du livre d'Esaïe peut être attribuée au prophète de ce nom ; le livre de Daniel date d'une époque très postérieure à l'exil de Babylonie ; ni le Livre des Proverbes, ni le Cantique des Cantiques ne sont l'œuvre de Salomon ; la collection des Psaumes attribuée à David n'est pas de lui — on peut même se demander si l'un quelconque des psaumes est sorti de sa plume. La tradition est également en défaut quand elle fait de Moïse l'auteur des cinq premiers livres de la Bible, œuvre composite dont les sources remontent à des époques très diverses et dont quelques-unes tout au plus pourraient dater de l'époque mosaïque.

2. La crédibilité de certains récits bibliques ne supporte pas l'examen. — On sait, par exemple, depuis longtemps que le récit de la création de la Genèse — et en particulier l'ordre dans lequel sont présentés les divers actes créateurs — est en désaccord avec nos connaissances actuelles (les plantes créées avant les arbres, etc.). On n'admet plus qu'Elisée ait fait surnager une hache de fer, qu'une ânesse ait parlé, qu'un homme ait passé trois jours dans le ventre d'un gros poisson et en soit sorti vivant, que les premiers hommes aient vécu plusieurs siècles...

3. On s'est avisé que d'autres récits souffrent de contradictions internes. — Comment Caïn aurait-il pu prendre femme et construire une ville en un temps où il n'y avait point d'êtres humains sur la terre ?

4. La religion même et la morale de l'Ancien Testament ont prêté le flanc à la critique. — Jacob ment pour s'assurer la bénédiction divine et l'écrivain antique n'a pas un mot de blâme pour sa tromperie. Abraham fait passer sa femme pour sa sœur et Dieu intervient à point pour le tirer d'embarras. Certains passages nous étonnent par l'étroite relation qu'ils établissent entre les intérêts de la nation juive et la religion : les guerres d'Israël ne sont-elles pas considérées tout crûment comme des guerres de Yahvé. Et que dire encore de tant de meurtres et de crimes?... sinon que l'Ancien Testament ne saurait être considéré sans autres comme le code de la morale et de la religion parfaites.

On comprend que ces griefs — dont il serait facile de poursuivre l'énumération — aient contribué dans le courant du siècle dernier à créer une atmosphère de méfiance à l'égard de l'Ancien Testament, qu'il est très difficile aujourd'hui de dissiper. D'autre part ils sont nombreux encore ceux qui, raisonnant comme si l'Ancien Testament avait une valeur absolue, reprochent à Jacob le mensonge qui les fait sourire dans la bouche d'Ulysse. Dans un camp comme dans l'autre on manque de sens historique.

Comment s'étonner dès lors que tant d'instituteurs, tant de moniteurs que l'école normale ou leurs lectures ont initiés aux idées nouvelles passent par de dures perplexités lorsqu'il s'agit d'enseigner l'histoire sainte à des enfants. Les uns réclament la suppression pure et simple de cet enseignement, d'autres reviennent, sans conviction, à la conception traditionnelle. Et le grand public n'est pas moins perplexe que les instituteurs.

Qui donc resterait sourd à la rumeur angoissée qui s'élève du milieu de nos contemporains lorsqu'ils demandent : que nous reste-t-il de l'Ancien Testament ?

A cette question, la science de l'Ancien Testament donne une réponse claire et fait valoir ses titres à parler avec autorité. N'a-t-elle pas consacré un siècle et demi de recherches patientes à perfectionner sa méthode ? Aujourd'hui — en particulier grâce au labeur génial du maître des études hébraïques, Wellhausen — elle peut esquisser les grandes lignes d'une histoire du peuple d'Israël, de sa religion et de sa littérature. Sans doute elle a dû rompre de propos délibéré avec l'antique croyance à l'inspiration ; elle a abordé la Bible comme un livre humain et l'étudie avec les méthodes dont elle userait à l'égard de toute autre œuvre littéraire. Mais nous pensons que c'est précisément parce qu'elle s'est placée à ce point de vue « humain » que la valeur universelle de l'Ancien Testament lui est apparue comme tout à nouveau. A la question qu'on lui pose elle répond simplement : « De l'Ancien Testament il reste beaucoup, beaucoup de choses. » Écoutons sa réponse.

Nous ne nous attarderons pas à prouver que les récits bibliques ont une *valeur artistique* de premier ordre. On sait qu'ils

ont fourni aux écrivains et aux artistes de tous les temps une matière exceptionnellement abondante et que cette source toujours jaillissante de beauté est loin d'être tarie.

Que de narrations, tout d'abord, que de simples récits dont la beauté sobre et classique émeut même un enfant (citons par exemple (1) les histoires de Caïn, de Joseph et de Ruth, la description du paradis). En privant l'enfance et l'école de la connaissance de l'Ancien Testament on compromettrait à brève échéance la culture esthétique de l'humanité.

Les prophètes aussi ont laissé des œuvres d'une intense poésie, où l'indignation la plus noble alterne avec les actions de grâces et les ravissements du cœur (qu'on se reporte, entre beaucoup d'autres, aux passages suivants : Michée v, 1-3 ; Esaïe xvii, 12-14).

La poésie lyrique qui tient une si grande place dans le recueil hébreu, est plus riche encore au point de vue littéraire ; maintenant qu'un grand nombre de documents ont été mis au jour on peut dire en connaissance de cause qu'aucune des littératures orientales ne soutient la comparaison avec la poésie lyrique des Hébreux (voir par exemple : Psaumes xc, 2-6, 10 ; cxxxix, 7-12 ; cxxxvii ; lxxxv ; et tout le livre de Job.)

Les parties historiques de l'Ancien Testament contiennent des œuvres achevées que les critiques profanes les plus compétents ont dès longtemps placées hors de pair et qui se distinguent par deux qualités maîtresses : la simplicité de la pensée et la richesse du détail dans la description. Ce sont les qualités que l'enfant apprécie entre toutes et qui lui rendent les récits hébraïques si familiers et si chers. Ces histoires racontent « les premiers âges de l'humanité, de hauts faits de chasse, la vie du berger et du paysan ; l'enfant y apprend comment la faim traque les hommes et met l'histoire en branle, mais il apprend aussi que dans la vie d'un peuple fier et noble il y a autre chose encore que le manger et le boire, que c'est parfois sur un champ de bataille que les états prennent naissance... et bien des choses encore ». Priver l'école d'une matière d'enseignement

(1) La place dont nous disposons ne nous permet pas de reproduire les développements dans lesquels entre M. Gunkel ; nous nous bornons à donner entre parenthèses quelques références à titre d'exemples.

aussi merveilleusement plastique et d'une histoire qui parle à l'imagination un langage si clair serait faire preuve de déraison !

Pour mettre en pleine lumière *la valeur religieuse de l'Ancien Testament* la critique moderne ne cherche pas, comme l'a trop longtemps fait la tradition, à prouver que l'inspiration religieuse des deux Testaments est la même. Certes, elle se garde de méconnaître cette donnée historique essentielle que la religion du Nouveau Testament est née sur terre juive et n'est intelligible que si l'on remonte à ses origines lointaines. Elle admet aussi que les religions étrangères n'ont pas été sans influence sur le judaïsme et sur le christianisme primitif. Cependant, bien que dans cet ordre de recherches la science historique soit très loin encore de déposer ses conclusions, elle est en mesure d'établir dès maintenant que les rapports de dépendance entre le christianisme et le judaïsme d'un côté et la religion du syncrétisme de l'autre, sont loin d'avoir la même importance. C'est le judaïsme qui fut le berceau de la religion nouvelle, Jésus et Paul sont des Juifs et se sont nourris de la moelle de l'Ancien Testament dès leur enfance. « C'est entre les murs de la synagogue que le christianisme a vécu ses premières années ; il n'en est sorti que quand on l'eut chassé par la force. Et l'héritage (nous voulons dire : l'Ancien Testament) qu'il emportait avec lui en quittant la maison paternelle, il l'a précieusement gardé à travers les siècles. » Jamais l'Eglise n'a consenti à se séparer de ce livre. « Le rôle joué par l'Ancien Testament dans l'Eglise chrétienne est une donnée historique contre laquelle il serait puéril de s'élever. L'histoire ne marche pas à reculons. Il est permis sans doute d'interpréter l'Ancien Testament autrement qu'on ne le faisait par le passé ; mais on ne réussira pas à porter atteinte à son droit à l'existence au sein de l'Eglise ; tant que cette dernière vivra on lira ce livre comme un livre saint. » Le savant comme le plus simple lecteur de la Bible sait que l'Ancien Testament est la clef du nouveau ; cela va de soi ; le bon sens et l'histoire sont d'accord, on peut se dispenser d'insister davantage. « L'histoire a parlé, le procès est jugé. Un organisme puissant tel que l'Eglise chrétienne doit laisser s'épanouir au cours de l'histoire les germes qui ont été déposés en lui. S'il résiste, il s'expose aux crises les plus dangereuses. L'Ancien Testament est l'un des fondements sur lesquels repose

l'Eglise, en l'ébranlant on compromettrait la solidité de l'édifice entier. »

Mais l'Ancien Testament ne vaut pas seulement parce qu'il prépare l'avenir, il possède à nos yeux une valeur intrinsèque. Ici encore il faut faire quelques distinctions et renoncer à mettre tout sur le même pied. Il est certains chapitres et certains livres dont la signification religieuse est nulle : les listes de rois, les généalogies, ou ce Cantique des Cantiques d'une inspiration si profane. Nous ne prendrons pas pour une œuvre historique les premiers chapitres de la Genèse, dont le souffle religieux est pourtant si puissant ; nous avouerons sans hésiter qu'un fossé sépare notre conception de la moralité de celle des anciens juifs, que leur exclusivisme en religion — si voisin de l'intolérance radicale — nous paraît inadmissible. Bref nous ne nous croirons pas tenus d'admirer tout ce que contient l'Ancien Testament, mais nous serons d'autant plus libres pour nous attacher à ce qu'il y a d'éternel en lui ; car, avec l'Ancien Testament l'esprit humain a fait certaines conquêtes dont on ne saurait désormais le dépouiller.

Comme sa civilisation, la religion du peuple d'Israël se distingue par sa *simplicité* ; qu'y a-t-il de plus sobre que les dix commandements ? ils ont bravé les siècles et les vicissitudes de l'histoire ne les ont pas atteints ; ils resteront l'un des fondements de la civilisation humaine. N'est-elle pas aussi d'une admirable simplicité la formule qui exprime le monothéisme hébreu : Yahvé, le Dieu d'Israël, est le seul Dieu ? Et l'idée de la rétribution divine, qui joue un si grand rôle dans l'Ancien Testament, si humaine, si bien faite — en raison de sa simplicité même — pour s'emparer de l'esprit de l'enfant, elle fait partie du patrimoine moral de tous les peuples civilisés.

En luttant contre l'opinion courante, qu'ils jugeaient impie, les prophètes ont montré en quoi consistait le *culte véritable* : le Dieu vivant est indifférent aux cérémonies extérieures, il ne tient compte que de l'orientation que l'homme donne à sa vie intime, il attend de lui une piété active et une vie morale, « miséricorde vaut mieux que sacrifice ». Depuis lors la religion et la morale ont été intimement unies, si bien qu'aujourd'hui nous n'admettrions pas qu'on les dissociât. Cette victoire

de l'esprit sur la lettre, l'humanité la doit au peuple d'Israël, comme elle lui doit aussi un enrichissement de la notion de moralité : là où il n'y a pas de justice, disent les prophètes, il n'y a pas de moralité, et il n'y a pas de justice là où les pauvres et les opprimés ne sont pas traités avec les mêmes égards que les puissants. Tous les réformateurs sociaux se sont inspirés de la pensée des prophètes.

Les idées eschatologiques qui jouent un grand rôle dans les œuvres des prophètes paraissent au premier abord bien étrangères à notre temps ; les tenir pour des idées mortes serait pourtant faire preuve de superficialité. L'espérance, bien plus la certitude qu'un avenir meilleur est réservé au peuple de la promesse, voilà ce qui distingue Israël des Grecs ; or qu'y a-t-il de plus moderne que cette antique croyance : l'humanité n'est point au terme de son histoire, elle marche vers un avenir meilleur ?...

Certains peuples se sont distingués par leurs aptitudes pour la pensée abstraite et ont considéré la religion en fonction de l'intelligence ; la religion d'Israël relègue l'intelligence à l'arrière plan, elle n'a pas défini de dogmes, elle a posé seulement quelques grands principes. Il est loisible de voir là une preuve d'impuissance, mais notre pensée moderne compliquée et artificielle ne perdrait rien à chercher des inspirations dans la religion juive.

Simplicité, dira-t-on, donc médiocrité ! Non pas. Car la religion de l'Ancien Testament est animée d'un souffle puissant et tragique. Les traits grandioses abondent dans l'histoire du peuple juif, histoire de ses espérances et de ses chutes, de ses victoires et de ses défaites. Tenu en haleine par de puissants voisins, Israël n'a jamais connu la paix durable et glorieuse de la Grèce après la défaite perse. Et c'est pour cela que l'Ancien Testament est un livre passionné jusqu'à l'exaltation.

Le Dieu d'Israël, qui s'est révélé à Moïse sur le Sinaï, était à l'origine le Dieu d'un volcan. Moïse a rencontré son Dieu pendant l'éruption d'un volcan, un des spectacles les plus grandioses mais aussi les plus terribles que l'œil puisse contempler. C'est dans une colonne de feu et de fumée que Yahvé révèle sa gloire. Qu'on lise dans cet ordre d'idées, le court poème Esaïe LXIII, 1-3 qui donne une description réaliste et puissante de la



brusque apparition de Yahvé ; qu'on se rappelle aussi les événements terribles qui marquent l'histoire d'Israël : villes détruites, populations anéanties, Jéhu traînant hors d'Israël dans une mare de sang le Baal détesté, etc. Ce sont les excès d'une foi passionnée, de la foi qui a animé les figures les plus hautes et qui a conduit la religion morale à la victoire définitive.

Parmi tant de héros puissants, Moïse et Elie s'élèvent bien haut. Moïse, le héros du Sinaï, qui brise dans sa sainte colère les tables de la loi de Dieu ; Elie le héros de la lutte contre Baal qui, rassasié de la vie, s'enfuit au désert pour y chercher la réponse de Dieu. Et, après Moïse et Elie, il faut nommer tous les prophètes écrivains qui ont nom Amos, Osée, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel ; « tous sont hantés par la pensée de leur Dieu et pénétrés de cette grande idée que l'injustice ne doit pas être tolérée sur la terre, qu'un peuple comme Israël qui a abdiqué devant le péché et s'est détourné de son Dieu n'a plus le droit d'exister ». En lisant le fragment Michée VI, 1-8, on sentira jusqu'à quelle grandeur s'est élevée la prophétie et quelle est la ferveur de sa passion.

La sublime grandeur de Dieu apparaît aussi dans l'idée qu'Israël s'est faite de la création. D'après la tradition de certaines religions antiques, la divinité entre elle-même en lutte avec les puissances adverses pour leur imposer son œuvre créatrice. Yahvé est trop grand aux yeux des Hébreux pour qu'ils lui fassent jouer un rôle pareil : il est hors du monde et agit du dehors par la vertu de sa parole. « Que la lumière soit ! » Et, si la religion israélite a interdit au fidèle de se faire aucune image de son Dieu, ce n'est pas par habileté, ni par scepticisme, mais parce qu'un symbole matériel trahirait ses sentiments au lieu de les exprimer.

Les aspirations religieuses de l'âme juive ont trouvé leur expression naturelle dans ces *hymnes*, si nombreux dans l'Ancien Testament, si variés et si riches de fond et de forme. Ils chantent la gloire du Très-Haut ; ils disent la détresse de l'homme quand il est seul en face de lui-même, ses hésitations et ses espoirs quand cherchant à tâtons un appui il soupire après celui qui donnera l'apaisement à son âme oppressée ; ils saluent le Dieu qui se donne. Il se donne, mais il est saint, et il veut être craint. « Malheur à moi ! dit Esaïe, je suis

perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. » Cette parole d'humiliation douloureuse n'est pas isolée ; « ici encore l'Ancien Testament a quelque chose à dire aux hommes de notre temps, son âpre sévérité et son austère grandeur sont bien faites pour inspirer d'énergiques résolutions à l'être hésitant, timide et partagé qu'est l'homme moderne ».

Au reste la monotonie et l'uniformité sont étrangères à l'Ancien Testament ; solennel et austère par places, il renferme aussi des scènes tendres, des pages aimables et douces.

Nous avons dit déjà que l'Israélite n'est pas philosophe, « Dieu n'est pour lui ni pure notion, ni froide abstraction, c'est un être concret qui fait vibrer le cœur et avec qui il fait beau vivre... Il en est de lui comme de l'ami que j'ai quitté hier et que je retrouverai demain ; aujourd'hui je ne le vois pas, mais il est près de moi, parce qu'il pense à moi... Le sentiment de la présence de Dieu, l'assurance intime de celui qui croit donnent à la vie religieuse une ferveur profonde. » C'est pourquoi dans tous les temps les âmes pieuses se sont attachées aux Psaumes qui expriment leurs expériences avec tant de force (voir Ps. XLII, 2 ; LXXIII, 25). « Pour beaucoup d'entre nous la religion des psaumes est plus vivante, elle a plus d'action sur nos vies que bien des dogmes chrétiens. Nombreuses sont les âmes croyantes dont la foi a trouvé son expression dans cette parole consolante et ferme « l'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien ».

L'Ancien Testament est riche en personnalités religieuses ; prophètes, poètes, penseurs, héros de la foi et de l'action, moralistes, et tant d'autres encore, sans oublier ce mystérieux « serviteur de Yahvé », figure idéale, créée par la foi, en qui se reflètent comme en un miroir les expériences d'Israël et de ses prophètes. Israël a fait la synthèse de ses plus chères espérances dans cette figure du prophète qui souffre, meurt et ressuscite, dont les souffrances effacent les péchés des hommes, symbole à la fois des espoirs les plus sublimes, des désespoirs les plus sombres, mais aussi de la certitude finale : Israël sera sauvé et les peuples païens viendront se jeter aux pieds de Yahvé ! C'est dans la richesse de la vie intérieure de ses personnalités représentatives que réside la grandeur propre de la religion hé-

braïque et son incontestable supériorité sur celle des Babyloniens et des Assyriens. « La civilisation de ces nations en impose par des travaux immenses accomplis par la masse du peuple sous les ordres des despotes et des prêtres : vastes états, larges canalisations, puissants remparts, bâtiments gigantesques. Mais leur vie personnelle est pauvre. Israël, lui, n'a pas marqué dans le domaine de la technique, exception faite pour l'époque de David l'état juif n'a jamais été important, jamais il n'a produit de grandes œuvres matérielles, mais c'est dans le domaine de l'esprit qu'il a créé ce qu'il y a eu de plus grand en Orient. Si bien qu'on peut toujours dire : le salut vient des Juifs. »

Une question encore avant de conclure. *Comment faut-il lire l'Ancien Testament ?* Le laïque y cherche les passages qu'il comprend et qui correspondent à ses sentiments et à ses expériences et personne ne lui contestera le droit de procéder de la sorte. C'est ainsi du reste qu'il nous paraît sage d'en user aux degrés inférieurs de l'enseignement : on laissera tomber tout ce qui ne peut pas être assimilé par l'enfant (pour le dire en passant, on sera bref sur le sujet des lois cérémonielles et du tabernacle) ; on ne s'interdira pas d'interpréter l'Ancien Testament dans l'esprit du christianisme. Puis, à mesure que l'enfant grandit, le maître passera graduellement à l'interprétation historique des faits, non point pour initier l'écolier à la critique biblique, mais afin de prévenir, à l'âge où le sens critique se développe, certaines découvertes qui pourraient provoquer des réactions trop vives et mettre pour toujours le jeune homme en défiance contre l'Ancien Testament. Le maître ne se fera aucun scrupule d'enseigner que le récit de la création est un poème sublime et quand il racontera l'histoire d'Elie, il rappellera que Jésus lui-même a marqué la distance qui le séparait du grand prophète. Dans les classes supérieures des établissements secondaires on enseignera l'histoire d'Israël comme celle de la Grèce et de Rome, conformément aux résultats actuels des sciences historiques. Si l'on était entré plus tôt dans cette voie on aurait prévenu bien des malentendus et évité à la jeunesse qui réfléchit bien des heures douloureuses. Seulement, dans ce travail d'initiation, il faut procéder avec tact et manier la Bible avec amour et déférence.

Une vue d'ensemble se dégage des remarques qui précèdent. L'histoire, qui ne s'attache pas seulement aux hauts faits et aux gestes nobles, rapproche et mêle parfois le vulgaire au sublime. L'histoire d'Israël ne fait pas exception ; nous y rencontrons les plus hautes pensées et les conceptions morales les plus pures, mais elles ont mis longtemps à se former. Israël n'a pleinement réalisé le monothéisme, vers lequel il tendait dès ses origines, qu'au terme de son histoire et l'on peut suivre longtemps dans sa littérature les traces du polythéisme. Vu de haut, le spectacle de cette pensée en continuel travail a un très grand attrait ; au reste la foi chrétienne s'en accommode, car, du point de vue chrétien, l'Ancien Testament n'est pas la révélation parfaite, mais une page de l'histoire de celle-ci.

« Notre culture moderne repose sur deux colonnes maîtresses, qui sont la Bible et l'hellénisme ; ce que nous sommes aujourd'hui, nous le sommes devenus par la rencontre de deux esprits. La disparition de l'un d'entre eux entraînerait des conséquences dont nous avons de la peine à mesurer la portée..... Pour nous, il ne saurait y avoir de doute : l'édifice auquel travaille l'humanité n'est pas achevé, mais on ne touchera pas à ses fondements. »

---